



**UNE EXPERIENCE ORIGINALE DANS L'HISTOIRE ECONOMIQUE ET SON
ACTUALITE :
VIE ET ŒUVRE DE JEAN-BAPTISTE SAY**

Gérard MINART

**UNE EXPERIENCE ORIGINALE DANS L'HISTOIRE ECONOMIQUE ET SON
ACTUALITE :
VIE ET ŒUVRE DE JEAN-BAPTISTE SAY**

Gérard MINART

Résumé : Dans l'histoire de la pensée économique Jean-Baptiste Say présente cette particularité d'avoir été à la fois un théoricien et un praticien de l'entreprise. Et de surcroît, dans les dernières années de sa vie, d'avoir enseigné l'esprit d'entreprise. Il existe donc chez lui, à côté d'une théorie de la production et des échanges, une théorie moderne de l'entreprise qui le place à l'avant-garde des économistes qui ont mis l'entrepreneur au centre de leurs réflexions.

Mots-clés : Production, Industrie, Entrepreneur, Théorie de l'entreprise, Qualités de l'entrepreneur

**UNE EXPERIENCE ORIGINALE DANS L'HISTOIRE ECONOMIQUE ET SON
ACTUALITE :
VIE ET ŒUVRE DE JEAN-BAPTISTE SAY**

Gérard MINART

SOMMAIRE

INTRODUCTION	4
Jean-Baptiste SAY : THÉORICIEN, ENTREPRENEUR, PROFESSEUR	5
DISCIPLE, MAIS AUSSI CRITIQUE D'ADAM SMITH	8
LE CHEF D'ENTREPRISE, CRÉATEUR D'UTILITÉ ET NON DE MATIÈRE	10
<i>LA VALEUR UTILITÉ</i>	10
<i>L'ENTREPRENEUR</i>	12
<i>L'INNOVATION</i>	13
L'ENTREPRENEUR EN ACTES	14
<i>L'EXPÉRIENCE DE LA DÉCADE</i>	14
<i>L'EXPÉRIENCE DE LA FILATURE DE COTON</i>	16
<i>DE L'ACTE D'ENTREPRENDRE AU PROFILAGE DE L'ENTREPRENEUR</i>	17
BIBLIOGRAPHIE	19

INTRODUCTION

Le grand public non spécialisé mais qui s'intéresse à l'histoire des doctrines économiques a l'habitude de qualifier les grandes figures de cette discipline d'un mot significatif : Quesnay c'est l'agriculture, Smith le travail, Ricardo la rente, Malthus la population, Sismondi les machines, Marx la plus-value, Walras l'équilibre, Keynes la demande...

Et Jean-Baptiste Say la production.

Démarche réductrice, certes, mais néanmoins éclairante, particulièrement dans le cas de Say. En effet, telle qu'on peut la percevoir dès 1803 - date de parution de la première édition de son fameux *Traité* - l'économie politique de Jean-Baptiste Say se présente déjà comme un vaste théâtre où se joue une pièce très nouvelle et très moderne qui a nom **Production**, dans un décor où les couleurs dominantes s'appellent **Capital** et **Industrie**, avec, dans le rôle principal, un personnage central qui se présente comme **Entrepreneur** et qui est suivi comme son ombre par le **Savant** source d'**Innovation**.

Nombre d'historiens de la pensée économique s'accordent ici avec le grand public pour reconnaître que l'économie politique de Jean-Baptiste Say est d'abord, avant tout et en premier lieu une économie de la production, à la différence de celle de son ami David Ricardo qui, à l'opposé, met l'accent sur la répartition : « Déterminer les lois qui gouvernent cette répartition, constitue le principal problème en Economie politique », écrit Ricardo dans la préface de ses *Principes de l'économie politique et de l'impôt*.¹

Si Jean-Baptiste Say ne néglige nullement la question de la répartition, autrement dit la distribution des richesses dans l'ensemble de la société, force est de constater que son *Traité d'économie politique* s'ouvrira, dans chacune de ses six éditions successives sur un livre premier consacré à la production.

Une production au sens moderne, faisant appel à des capitaux au sens moderne, s'appuyant sur l'innovation au sens moderne, valorisant la recherche scientifique au sens moderne, pour la transformer en science appliquée au sens moderne, sous l'initiative et l'autorité du chef d'entreprise au sens moderne.

Avec pour finalité la satisfaction de besoins de plus en plus nombreux, de plus en plus divers, de plus en plus nouveaux, toujours renaissants au fur et à mesure des avancées de la société dans la civilisation car dans la philosophie de Say, voire dans sa morale, la satisfaction de tels besoins est signe de civilisation.

« L'état de société, explique Say, en développant nos facultés, en multipliant les rapports de chacun de nous avec les autres hommes a multiplié tout à la fois nos besoins et les moyens que nous avons de les satisfaire. Nous avons pu produire et consommer d'autant plus que nous étions plus civilisés ; et nous nous sommes trouvés d'autant plus civilisés que nous sommes parvenus à produire et à consommer davantage. C'est le trait le plus saillant de la civilisation [...] L'état de société, en multipliant tout à la fois nos besoins et nos ressources, augmente considérablement notre bonheur. Non seulement il augmente le bonheur qui tient à la satisfaction des besoins du corps, mais encore celui que nous recevons de la culture de l'esprit [...] Les plaisirs même de l'âme dépendent jusqu'à un certain point de l'abondance de ces biens que l'on a cru flétrir en leur donnant l'épithète de matériels ; comme si l'on pouvait élever sa famille, exercer la bienfaisance, servir son pays d'une manière désintéressée, offrir

¹ David Ricardo, *Des principes de l'économie politique et de l'impôt*, traduction inédite, Paris, 1992, GF-Flammarion, p.45.

enfin le spectacle des plus belles qualités de l'âme, sans cette portion d'aisance, fruit de la production des richesses, et qui ne se rencontre un peu généralement que dans l'état de société, et même dans une société assez avancée [...] La société amène les lumières et l'industrie ; les lumières et l'industrie multiplient et rendent plus exquis les jouissances qui naissent des affections naturelles et celles que nous procurent les arts. »²

D'où le rôle éminent du chef d'entreprise : il est le pivot du développement de la production, donc de la satisfaction des besoins, donc du développement de la vie sociale, donc de la civilisation.

Say était particulièrement qualifié pour traiter de l'entreprise et du rôle de l'entrepreneur dans la vie économique. C'est ce que nous allons tenter de démontrer en rappelant d'abord les faits marquants de sa biographie, puis en examinant les trois aspects principaux de son activité : théoricien de l'entreprise, entrepreneur et, enfin, professeur dans différentes institutions.

Jean-Baptiste SAY : THÉORICIEN, ENTREPRENEUR, PROFESSEUR

Face à ce thème capital de l'importance de l'entreprise en général, et de la place du chef d'entreprise en particulier, il importe en effet, pour la clarté de l'analyse, de bien cerner les trois facettes du personnage :

- Le Jean-Baptiste Say *théoricien* de l'entreprise ;
- Le Jean-Baptiste Say *praticien* de l'entreprise, notamment dans ses responsabilités de filateur de coton durant huit ans dans le Pas-de-Calais ;
- Le Jean-Baptiste Say *professeur d'esprit d'entreprise*, surtout dans ses cours au Conservatoire des Arts et Métiers.

Y a-t-il cohérence et harmonie, ou alors conflit et confusion entre ces trois personnages, c'est ce que nous tenterons de discerner dans cet article.

Mais avant d'entrer dans le vif du sujet il faut évoquer en quelques mots sa biographie. Car chez lui la vie et les écrits sont très étroitement imbriqués et s'éclairent mutuellement.³

Jean-Baptiste Say a proclamé que l'une des caractéristiques de son chef d'entreprise était de mener une vie « toute d'action ». On pourrait lui appliquer la même définition. Il sera tout au long de son existence plongé successivement dans des métiers d'action : journaliste, parlementaire, patron, enseignant, et de surcroît fortement mêlé à certains événements formidables de son temps.

Sa courbe de vie, qui commence en 1767 pour s'achever en 1832, couvre une période agitée de notre histoire. Qu'on en juge : Say aura connu toute la Révolution française – il a vingt-deux ans en 1789 – puis le Directoire, le Consulat, l'Empire, la Première Restauration, les Cent-Jours, la Seconde Restauration, la Révolutions de 1830 et les premières années de la Monarchie de Juillet.

² Jean-Baptiste Say, *Cours complet d'économie politique pratique*, Paris, Guillaumin, 1850, tome premier, p.497-500 et 501.

³ Nous nous bornerons, ici, à des segments principaux de la vie de Say. Pour plus de détail sur sa biographie, voir notre ouvrage : *Jean-Baptiste Say, maître et pédagogue de l'Ecole française d'économie politique libérale*, Paris, 2005, éditions de l'Institut Charles Coquelin. Voir aussi le volume des *Œuvres morales et politiques* de Say chez Economica qui contient un long tableau de la vie et des œuvres de Say.

De cette époque exceptionnelle, le critique littéraire Albert Thibaudet dira excellemment : « Qui aura vécu sa jeunesse sous Louis XVI, sa maturité sous la Révolution et l'Empire, sa vieillesse sous la Restauration, tiendra dans sa mémoire un des morceaux de durée les plus variés et les plus puissants que l'histoire ait permis. »⁴ Voilà donc, à grands coups de pinceau, le paysage politique dans lequel va s'inscrire la vie de Jean-Baptiste Say. Il faut maintenant y placer les principales dates qui vont scander sa biographie.

La première, c'est un séjour qu'il fait en Angleterre en 1785, 1786 et le début de 1787, avec son jeune frère Horace. Il a 18 ans, son frère 14 et c'est son premier contact avec une nation qui est en train de devenir la mère de la révolution industrielle, donc d'un nouveau monde. Ce sera la première influence durable de l'Angleterre sur la pensée de Say.

A son retour il devient secrétaire d'Etienne Clavière, administrateur d'une compagnie d'assurance : c'est là, en 1789, à 22 ans, qu'il va découvrir – et lire – en anglais un exemplaire de *La Richesse des nations* d'Adam Smith. C'est une révélation. Aussitôt il en fait venir un exemplaire d'Angleterre qu'il conservera toute sa vie. Quarante ans plus tard, il parlera encore avec émotion de cette découverte. C'est le premier grand tournant du destin de Jean-Baptiste Say : toute sa vie il entretiendra un dialogue permanent mais critique avec *La Richesse des Nations*.

Puis il fréquente le *Courrier de Provence* de Mirabeau, se lie avec les jeunes intellectuels de l'époque, s'engage dans les armées de la Révolution, publie ses premiers écrits et devient, en avril 1794, rédacteur en chef d'une revue, *La Décade*, qui va jouer un rôle capital dans la vie intellectuelle et dans l'histoire de la pensée libérale.

La Décade, c'est le regroupement, grâce à une revue et autour d'une revue, d'un groupe de jeunes intellectuels républicains libéraux – pas du tout jacobins – qui vont constituer l'embryon de ce que seront, plus tard, les sciences morales et politiques. Il y a là des personnages qui s'intéressent à l'histoire, comme Volney, à la philosophie, comme Destutt de Tracy, à l'économie, comme Jean-Baptiste Say, au droit constitutionnel et à l'instruction publique, comme Daunou, à la médecine, comme Cabanis, à la poésie et au théâtre, comme Marie-Joseph Chénier, sans oublier l'agronomie, la littérature, la théorie de la connaissance, les beaux-arts etc. Bref, c'est l'encyclopédie après l'encyclopédie, et l'Institut avant l'Institut. Beaucoup, d'ailleurs, se retrouveront sur les bancs de l'Institut de France, dans la classe des sciences morales et politiques, quand l'Institut sera créé par Daunou fin 1795.

L'histoire donnera à ce groupe, à cette sorte de « parti intellectuel », un nom générique : les Idéologues. Non pas au sens péjoratif d'aujourd'hui, mais parce qu'ils se rattachent à une école philosophique qui s'intéresse à la façon dont se forment les idées dans l'esprit humain.

Leurs maîtres en philosophie se nomment Locke, Condillac et Condorcet.

Leur ambition ? Recueillir et faire fructifier l'héritage de la Révolution - version 1789 - dans la liberté, l'ordre et le développement économique.

Leur espoir ? Elever les Français de l'état de sujets au statut de citoyens par l'instruction publique.

Leur idéal ? La République libérale.

Leur devise ? « Les Lumières et la Morale sont aussi nécessaires au maintien de la République que le fut le courage pour la conquérir ». Soulignons les deux premiers mots : Lumières et Morale, en d'autres termes : Science et Conscience.

⁴ Albert Thibaudet, *Histoire de la littérature française de Chateaubriand à Valéry*, Paris, Stock, 1936, poche/Marabout Université, 1981, p.67.

Un historien qualifiera les Idéologues de conscience révolutionnaire

A côté de *La Décade*, les Idéologues ont d'autres lieux d'influence, entre autres les loges maçonniques et les salons, qui foisonnent à l'époque, notamment deux : celui de Mme Helvétius et celui de Mme de Condorcet. Jean-Baptiste Say fréquente surtout celui d'Helena Maria Williams, une anglaise résidant à Paris où se retrouvent Anglais et Américains de passage ou en séjour dans la capitale française, comme Thomas Paine.

Si nous insistons sur les Idéologues, leur revue *La Décade*, leurs loges et leurs salons, c'est que l'œuvre de Say va plonger directement ses racines dans ce terrain. Jean-Baptiste Say va rester six ans rédacteur en chef de cette revue et, en même temps, il dirigera l'imprimerie qui édite cette publication : ce sera sa première expérience de chef d'entreprise.

En novembre 1799, Say, *La Décade* et la grande majorité des Idéologues soutiennent activement le Coup d'Etat du 18 Brumaire de Bonaparte. Deux raisons à cette attitude : ils dénoncent l'anarchie et la corruption d'un Directoire finissant et ils pensent que Bonaparte, après avoir redressé la situation, peut devenir un « Washington français ». D'autant qu'à cette époque Bonaparte fréquente les intellectuels, possède la réputation d'un général progressiste et a été élu membre de l'Institut.

C'est le coup de foudre des Idéologues pour Bonaparte. Leur amour est largement récompensé par quelques « douceurs ». Début 1800 tous, ou presque, sont nommés dans les institutions du nouveau régime : Conseil d'Etat, Tribunat (c'est le cas de Jean-Baptiste Say), Corps législatif, Sénat.

Mais la lune de miel va être de courte durée. Ayant protesté contre les premières atteintes aux libertés, ou refusé de voter certains projets par trop autoritaires, nombre d'entre eux sont exclus dès 1802. Ils sont devenus de la « vermine » - le mot est du Premier Consul, leur ancien ami. Jean-Baptiste Say sera exclu à son tour du Tribunat en 1804 pour avoir refusé de réécrire, sous la dictée de Bonaparte, plusieurs parties de son *Traité d'économie politique*, qui a paru un an plus tôt, qui a obtenu un certain succès et que le Premier consul veut mettre au service de sa politique dirigiste. L'affrontement entre les deux hommes, qui étaient proches jusque-là, marque une cassure définitive. Say sera le seul Idéologue à rompre totalement avec Bonaparte et à refuser sans compromis place, titre ou argent.

En 1805, il s'en va fonder une filature de coton à Auchy-lès-Hesdin, dans le Pas-de-Calais. Pendant huit ans il sera chef d'entreprise. Say ne rentre à Paris qu'à l'effondrement de l'Empire, après avoir vendu ses parts dans la filature à son associé, et à la mi-juin 1814, moins de deux mois après le retour en France de Louis XVIII, il peut – enfin ! – publier la deuxième édition de son *Traité d'économie politique*, qui avait été interdite par Bonaparte. A cet instant, Jean-Baptiste Say vient d'avoir 47 ans.

Le « morceau de durée » qu'il a traversé est déjà considérable mais n'est constitué que de profondes déceptions qui le plongent dans un grand pessimisme. Et pour cause ! L'élan de 1789 a viré à la Terreur ; la république du Directoire a versé dans le désordre et la corruption ; le « Washington français » a basculé dans le despotisme.

Say envisage alors de s'exiler aux Etats-Unis. Sa nation s'étant montrée incapable d'enfanter la République libérale, il manifeste l'intention de changer de nation. Il s'ouvre de ce projet à son ami Jefferson, qu'il a connu à Paris et cela nous vaut un échange émouvant de lettres entre les deux hommes. Toutefois, c'est durant cette crise de pessimisme que le nouveau

gouvernement de Louis XVIII lui propose une mission en Angleterre pour étudier les causes et les conséquences de la révolution industrielle. Il accepte et oublie l'Amérique.

Voilà vingt-cinq ans - une génération ! - que Jean-Baptiste Say n'a pas revu sa chère Angleterre. Les guerres napoléoniennes l'en ont empêché. A 47 ans, précédé de sa renommée européenne d'économiste libéral, fort de sa parfaite connaissance de la langue du pays, riche de ses expériences récentes d'entrepreneur, avide d'innovations, il s'en va avec enthousiasme « mesurer le levier qui a soulevé l'Europe. »

Insistons ici sur la puissance de séduction que l'Angleterre exerçait sur les meilleurs esprits de l'époque. Séduction philosophique, par l'intermédiaire de Bacon et de Locke; séduction politique, avec la grande révolution de 1688; séduction technique, avec le génie de ses inventeurs et de ses entrepreneurs; séduction industrielle, avec le fantastique développement de son appareil productif. Nul n'a résumé cette attraction mieux que Pierre Reboul quand il a écrit que l'Angleterre sera, pour les Français de l'époque de la Restauration, ce que sont les Etats-Unis pour ceux d'aujourd'hui : le pays des « scènes de la vie future ». ⁵

Après vingt-cinq ans, c'est donc un pays complètement transformé par son essor technique que retrouve Jean-Baptiste Say. Il y séjourne les trois derniers mois de 1814. Les libéraux anglais lui réservent un accueil chaleureux. Il s'entretient longuement avec Jeremy Bentham, James Mill, David Ricardo, et beaucoup d'autres. ⁶

De ce voyage il tire un livre, *De l'Angleterre et des Anglais*, qui paraît en 1815. Cette année-là, il publie aussi son *Catéchisme d'économie politique* et commence un enseignement d'économie à l'Athénée de Paris, société libre de conférences. ⁷

Jusqu'à sa mort en 1832, c'est-à-dire pendant dix-sept ans, il va se consacrer à cet enseignement, d'abord à l'Athénée, puis au Conservatoire des Arts et Métiers, enfin au Collège de France. C'est durant cette période, entre 1828 et 1830, qu'il publiera les divers volumes de son *Cours complet d'économie politique pratique*.

DISCIPLE, MAIS AUSSI CRITIQUE D'ADAM SMITH

A la lumière des grandes étapes de cette biographie on peut déjà écrire de Jean-Baptiste Say – si on veut le résumer en une formule – qu'il est l'homme :

- * d'un livre
- * de deux patries
- * de trois révolutions

Le livre, c'est *La Richesse des Nations* d'Adam Smith.

Ses deux patries, c'est la France des Lumières pour la philosophie, et l'Angleterre de l'Utilitarisme pour la morale.

⁵ Cité par Bertier de Sauvigny dans son livre *La Restauration*, Paris, Flammarion, collection Champs, p.331.

⁶ Sur les relations entre les intellectuels anglais et français de cette époque, et sur la rencontre de Jean-Baptiste Say et des grands philosophes utilitaristes britanniques en décembre 1814, voir aussi le tome 2, pages 151, 247 et 248 de l'ouvrage monumental d'Elie Halévy: *La formation du radicalisme philosophique*, PUF, 1995.

⁷ Philippe Steiner, l'un des grands spécialistes de Say, a publié en collection de poche, en 1996, chez GF-Flammarion, sous le titre *Cours d'économie politique et autres essais*, les leçons de Say à l'Athénée, de même que son livre, *De l'Angleterre et des Anglais*, son *Catéchisme d'économie politique* et ses *Lettres à Malthus*.

Les trois révolutions, c'est la Révolution française dont il est l'un des héritiers en ligne directe ; la Révolution américaine qu'il prend constamment comme référentiel, et la révolution industrielle dont il est à la fois l'annonciateur, l'analyste et le propagandiste. D'avoir été l'homme d'un livre va lui coûter cher. Beaucoup de jugements qui ont été portés sur lui se résument ainsi : Il a été, en France, le vulgarisateur d'Adam Smith. Point final. Tournons la page.

La réalité est tout autre et peut s'exprimer ainsi : Jean-Baptiste Say clarifie, rectifie, complète, agrandit l'économie d'Adam Smith. Il la clarifie en la décomposant en trois grands domaines – production, distribution, consommation – et en appliquant à son étude la méthode analytique de Condillac dont sont imprégnés tous les Idéologues. L'arbitrage sur ce point entre l'économie politique d'Adam Smith et celle de Say est rendu par Jefferson qui considère que le livre de Say est plus court, plus clair et plus sensé que celui de Smith. C'est là que se situe la source du rayonnement de Say aux USA.

Les rectifications que Say apporte à l'économie de Smith sont nombreuses. Quelques exemples, parmi beaucoup d'autres : recalage de la théorie de la valeur, où l'on passe du travail à l'utilité ; redéfinition du rôle du capital – et de l'accumulation des capitaux – dans l'activité productive ; meilleure analyse de la combinaison des facteurs de production : capital, travail, terre ; meilleure distinction entre les deux fonctions de chef d'entreprise et de capitaliste, les deux, d'ailleurs, pouvant se cumuler en une seule personne si l'entrepreneur engage dans son activité une partie ou la totalité de ses capitaux personnels. Auquel cas il devra toucher une double rémunération : un profit, pour ses talents de gestionnaire, un intérêt pour le service de ses capitaux. Mais l'essentiel réside dans les compléments et les agrandissements que Say apporte à ses prédécesseurs.

L'économie politique d'Adam Smith est une maison où il manque des pièces.

- Rien pour accueillir ce vaste secteur que l'on nomme aujourd'hui les services. Pire, au lieu de les accueillir, on les repousse. Les producteurs de services sont assimilés à une sorte de classe stérile, improductive, presque parasite. Say au contraire fait basculer tout le secteur des services dans le champ de l'économie en proclamant – et prouvant – que les produits immatériels sont des produits réels. Du coup, l'économie « touche à tout » dans la vie.

- Rien pour accueillir ce personnage qui va jouer un rôle si considérable dans l'avenir et qui occupe la place centrale dans l'économie de Say : « l'entrepreneur d'industrie », autrement dit le chef d'entreprise. Il y a des pages extraordinairement prémonitoires chez Jean-Baptiste Say sur la place, le rôle, les qualités du chef d'entreprise, chef d'orchestre de la production. Car chez Jean-Baptiste Say c'est la production qui, en créant de l'utilité, crée du pouvoir d'achat. D'où sa fameuse loi des débouchés et ses multiples déclinaisons dans tous les domaines.

- Rien enfin pour accueillir une théorie moderne de la croissance. Les prédécesseurs ou contemporains de Say ont une fâcheuse tendance à survaloriser les freins de l'économie : protectionnisme et réglementation chez les Mercantilistes, classe stérile chez les physiocrates, rente et rendements décroissants chez Ricardo, problème de la progression de la population en disharmonie avec l'augmentation des subsistances chez Malthus, angoisse de la surproduction chez Sismondi, non-intégration des services chez Smith. A l'inverse, Jean-Baptiste Say porte l'accent sur les accélérateurs : désirs et besoins multiples et indéfinis des consommateurs, rôle du chef d'entreprise, place prééminente de la production, loi des débouchés, connexion de la science et de l'industrie, éloge du progrès technique, de l'innovation et de la productivité. Et, précisément, c'est parce qu'il met l'accent sur la croissance qu'il demande à l'Etat, à l'administration, à la réglementation, de se tenir le plus loin possible de la production pour ne pas la freiner ni l'entraver car, selon lui, le mal est dans la manie de trop gouverner, de vouloir

diriger ce qui doit être abandonné à soi-même. On pourrait multiplier les citations sur ce thème.

Intégration des services, nécessité de la croissance, place du chef d'entreprise constituent dans l'œuvre de Say trois grandes portes ouvertes sur le futur. Rien de surprenant, donc, si les idées qu'il a développées dans ces trois domaines trouvent encore aujourd'hui de fortes résonances et une grande actualité.

LE CHEF D'ENTREPRISE, CRÉATEUR D'UTILITÉ ET NON DE MATIÈRE

LA VALEUR UTILITÉ

Sur la vaste scène de la production des richesses, pour qu'apparaisse le chef d'entreprise dans toute la plénitude de ses fonctions et de ses responsabilités – autrement dit le chef d'entreprise au sens que nous lui donnons aujourd'hui – il fallait que l'économie politique comme science fût totalement constituée. Elle ne l'était pas avant Jean-Baptiste Say : les Mercantilistes l'avaient trop déportée vers la seule appropriation des métaux précieux, les Physiocrates, en réaction, trop vers la seule agriculture. Il existait donc dans la pensée économique cette tendance profonde et forte consistant à attacher, à amarrer la notion de richesse à la notion de *matière* : métaux pour les Mercantilistes, denrées agricoles pour les Physiocrates, produits matériels pour Adam Smith qui, d'ailleurs, avait ajouté à l'idée de matière celle de *durée*. Pour lui, des produits sans durée comme la consultation du médecin n'étant pas susceptibles d'accumulation n'étaient pas des richesses. L'équation de la production qui résumait toute l'économie politique des prédécesseurs de Say, y compris celle d'Adam Smith, pouvait donc s'écrire de la façon suivante :

Création de richesse = création de matière.

Il importait de sortir de ce cercle de fer à l'intérieur duquel certains économistes tenaient encore prisonnière une partie importante de l'activité productrice. Jean-Baptiste Say le fit par une affirmation qui fut un véritable saut conceptuel en proclamant que produire des richesses ne consistait pas à produire de la *matière* ayant une certaine *durée* mais tout simplement à produire de *l'utilité*. Et il posa avec éclat l'équation de l'économie moderne :

Création de richesse = création d'utilité.

En conséquence, tout ce qui est production d'utilité, que cette utilité s'incarne dans un produit matériel ou dans un produit immatériel, tombe sous l'autorité de la science économique, et du coup le très vaste secteur des *services*, exclu par Adam Smith du champ de l'économie, entre dans la catégorie des richesses au même titre que toutes les autres productions.

Comment Jean-Baptiste Say en est-il arrivé à redresser puis à compléter l'économie politique d'Adam Smith ? Tout simplement en revisitant la notion de valeur et en élaborant, à partir de ce réexamen critique, sa propre théorie de la valeur et de l'échange. Preuve, au passage, que la théorie de la valeur n'est pas une banalité à ranger au magasin des accessoires ni ce pont aux ânes de la science économique mais bien la fondation sur laquelle repose un ensemble de démonstrations et de conclusions. Cela est particulièrement vrai chez Say.

Pour Adam Smith, la valeur d'une chose résidait dans la quantité de travail qu'elle avait coûté. En d'autres termes, la valeur pouvait être assimilée au coût de production exprimé en travail. Une fois un produit achevé, sa valeur était en quelque sorte fixée et enclose dans ce produit lui-même sous la consistance d'un coût.

Jean-Baptiste Say va prendre le contre-pied de cette assertion et proclamer que la valeur véritable d'une marchandise ne réside nullement dans le coût de production de cette dernière mais se situe au contraire dans l'appréciation de celui qui la convoite, cette appréciation étant fonction de son utilité.

La valeur n'a donc plus son siège à l'intérieur de la marchandise sous forme de travail mais elle émane de la conscience de l'acheteur sous la forme d'un jugement subjectif.

Un tel renversement va induire, on s'en doute, un nombre considérable de conséquences dont la principale réside en ceci que produire ce sera créer de l'utilité :

« La valeur que les hommes attachent aux choses, explique Jean-Baptiste Say, a son premier fondement dans l'usage qu'ils en peuvent faire [...] Si les hommes attachent de la valeur à une chose, c'est en raison de ses usages : ce qui n'est bon à rien, ils n'y mettent aucun prix. Cette faculté qu'ont certaines choses de pouvoir satisfaire aux divers besoins des hommes, qu'on me permette de la nommer *utilité*. Je dirai que créer des objets qui ont une utilité quelconque, c'est créer des richesses, puisque l'utilité de ces choses est le premier fondement de leur valeur, et que leur valeur est de la richesse. Mais on ne crée pas des objets : la masse des matières dont se compose le monde, ne saurait augmenter ni diminuer. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de reproduire ces matières sous une autre forme qui les rende propres à un usage quelconque qu'elles n'avaient pas, ou seulement qui augmente l'utilité qu'elles pouvaient avoir. Alors il y a création, non pas de matière, mais d'utilité ; et comme cette utilité leur donne de la valeur, il y a *production de richesses*.

« C'est ainsi qu'il faut entendre le mot *production* en économie politique. La production n'est point une création de matière, mais une création d'utilité. Elle ne se mesure point suivant la longueur, le volume ou le poids du produit, mais suivant l'utilité qu'on lui a donnée [...] Il n'y a donc véritablement production de richesse que là où il y a création ou augmentation d'utilité ».⁸

Une autre conséquence importante, c'est que la naissance de la valeur ne se situe plus lors du processus de production sous forme d'un coût exprimé en quantité de travail mais lors du processus de l'échange à l'instant de la confrontation entre acheteurs et vendeurs, confrontation arbitrée par l'utilité. La seule valeur qui importe dans l'économie politique de Say est donc la valeur échangeable. Et l'acte d'échange constitue l'acte de baptême de la valeur. Hors de l'échange, point de valeur !

Après l'échange, la chose, qu'elle soit matérielle ou immatérielle, est devenue un produit réel, parfaitement identifié par une valeur reconnue et fixe. Une valeur, d'ailleurs, qui pourra changer lors d'un autre échange si l'utilité s'est modifiée. Pour Say, la chose devenue « produit » après l'échange, tombe alors dans la catégorie de ce qu'il nomme *les richesses sociales*, celles précisément qui sont produites par l'activité humaine et dont s'occupe la science économique. En effet, pour lui, il existe deux types de richesses, les richesses sociales, dues à l'intervention de l'homme, et *les richesses naturelles*, comme l'air de l'atmosphère ou la lumière du soleil, que l'abondance place hors de l'économie politique.

En revisitant et en refaçonnant ces grandes notions de base de la science économique – produits, échange, valeur, utilité, richesses – Jean-Baptiste Say a planté un décor qui lui est propre à ce moment précis de l'histoire de la pensée économique.

⁸ Jean-Baptiste Say, *Traité d'économie politique*, Paris, 1841, Guillaumin, p.57.

L'ENTREPRENEUR

Ce décor constitue la toile de fond d'une grande scène qui attend maintenant l'entrée de l'acteur central. Et cet acteur central, ce sera le chef d'entreprise, « agent principal, proclame Say, de la production ».⁹ Un agent principal dont on ne comprendrait pas l'action si l'on n'avait pas, d'abord, planté le décor à l'intérieur duquel il va évoluer. En effet, si la valeur ne se trouve pas dans le produit mais au contraire dans la conscience de l'acheteur, autrement dit si la valeur n'est pas quelque chose d'*objectif* mais une notion *subjective* relevant prioritairement des besoins, des goûts, des désirs, des aspirations, des passions de l'individu-acheteur, alors le chef d'entreprise, producteur d'utilité, donc de valeur, devra se trouver en permanence à l'écoute de son marché pour produire au mieux ce qui répond de plus près aux besoins, aux désirs, aux goûts des consommateurs – donc ce qui lui est utile - et en recevoir la juste contrepartie parce que, ce faisant, il aura créé de la valeur. Cela lui imposera deux obligations. La première, de maîtriser ses coûts de production, qui doivent être couverts par l'utilité des produits qu'il met sur le marché. La seconde, de s'adapter en permanence, voire de se reconvertir, pour mieux épouser le mouvement des utilités à l'intérieur de la société ou à l'extérieur des frontières.

Si c'est l'échange qui confère à une chose de la valeur en fonction de son utilité, alors il faudra que les échanges soient libres pour laisser s'exprimer les vraies utilités. Ce qui signifie que toutes les interventions intempestives de l'Etat, des règlements, des bureaucraties, de la fiscalité seront des causes gravement perturbatrices d'une saine production. Pour que les échanges soient libres, il est nécessaire que les agents présents à l'échange soient propriétaires de leurs produits. D'où l'importance du droit de propriété dans l'économie politique de Say. Liberté d'entreprise, liberté des échanges, droit de propriété, sanction permanente du marché, nécessité de s'adapter : voilà l'univers à l'intérieur duquel va devoir évoluer le chef d'entreprise selon Say. Sans filet. A ses risques et périls s'il effectue de mauvais choix mais, à l'inverse, avec profit s'il fait preuve d'initiative, de jugement et de sagacité.

Cette vaste clarification de l'activité économique qui ne laisse aucun secteur dans l'ombre ou dans la déshérence constitue le point central de la pensée de Say qui, au passage, pose les premiers fondements de ce que nous appelons aujourd'hui un « écosystème » favorable à l'entreprise. Créer de l'utilité dans tous les domaines, que les produits porteurs d'utilité soient matériels ou immatériels, sera donc la mission de l'entrepreneur d'industrie qui est, pour Jean-Baptiste Say, l'agent premier, principal, indispensable de l'activité économique.

Déjà, derrière toutes ces considérations, qui, pour appartenir principalement à la théorie économique, n'en seront pas moins capitales sur le plan de la pratique de la production de richesses, déjà apparaît une autre grande caractéristique du chef d'entreprise : après avoir été *créateur d'utilité* il lui faudra être *gestionnaire d'incertitude*.

S'il n'existe rien de plus mouvant, fluctuant, imprévisible que les besoins, les désirs et les goûts du consommateur, si, comme l'écrit Say lui-même « la valeur est une qualité purement morale et qui paraît dépendre de la volonté fugitive et changeante des hommes », alors le chef d'entreprise va devoir travailler dans l'incertain. Car incertain sera son marché donc ses recettes alors qu'à l'opposé il n'y aura rien de plus certains que ses coûts de production. Des dépenses certaines, des recettes incertaines : voilà quelle sera la situation permanente d'instabilité au milieu de laquelle devra agir le chef d'entreprise.

⁹ *Cours complet*, op.cit., tome 1, p.100.

Une situation qui avait été perçue avec une grande justesse par Richard Cantillon. Car Jean-Baptiste Say a eu deux grands précurseurs dans ses réflexions sur la situation et les missions du chef d'entreprise. Le premier est Richard Cantillon qui, dans ses écrits, avait insisté sur le phénomène de *l'incertitude*. Le second est Turgot, qui a brossé à travers son laboureur-cultivateur cher aux Physiocrates l'un des premiers profils du chef d'entreprise et qui, par ailleurs, a esquissé la théorie de la nécessité des capitaux à partir de la nécessité des *avances* qu'il importe de faire à la production.

La théorie de la valeur de Say permet donc de libérer les forces productrices dans tous les domaines. Qu'il s'agisse du secteur primaire (agriculture) du secteur secondaire (industrie) ou du secteur tertiaire (services), il y aura création de richesse quand il y aura création d'utilité. Le négociant qui déplace un produit d'un lieu de production à un lieu de consommation sera créateur d'utilité au même titre que l'industriel qui aura fabriqué ce produit. Plus de classe « stérile » ou de métier « stipendié », pour employer le langage des Physiocrates, mais partout, dans tous les secteurs, des entrepreneurs dont la mission principale sera de concevoir des idées de produits utiles puis d'assembler des capitaux avec des hommes, des moyens avec des ressources, en vue de produire cette utilité.

Et le grand allié du chef d'entreprise dans tous les domaines sera le savant, celui qui, par ses recherches, découvre le secret des forces naturelles et permet de mettre ces forces à la disposition de la production sous forme d'innovations.

L'INNOVATION

Voilà donc pourquoi la théorie de la valeur de Say est capitale : elle aboutit, par l'intermédiaire du concept d'utilité, à une théorie de l'entreprise, du chef d'entreprise et de l'innovation.

Pour un économiste comme Say, dont toute l'économie politique repose sur l'intense collaboration de l'homme avec les forces naturelles, l'innovation est un puissant moteur de progrès. L'innovation, c'est ce qui dompte les « forces aveugles » de la nature et les met au pouvoir de l'homme. L'innovation est un processus qui se déroule en trois étapes : D'abord découvrir les secrets de la nature. C'est le rôle du Savant. Il exerce ses talents dans le domaine de la recherche fondamentale. Ensuite diffuser les découvertes du savant auprès d'un large public, c'est la mission des livres et surtout de l'enseignement. Enfin mettre ces découvertes au service de la production. C'est le travail du chef d'entreprise. Il est l'intermédiaire entre science fondamentale et science appliquée.

Tout cela met en relief une fois encore l'importance que Say l'ancien Idéologue, l'ancien rédacteur en chef de *La Décade*, accorde à ces trois éléments pour lui indissociables : les sciences, les connaissances, les applications. Les sciences découvrent, les connaissances diffusent, les applications produisent.

Résumons :

Dans l'économie politique de Jean-Baptiste Say, le chef d'entreprise :

- Conçoit l'idée d'un produit ;
- Rassemble et combine des facteurs de production, autrement dit alloue des ressources à la fabrication d'un produit ou à l'élaboration d'un service ;
- Gère de l'incertitude ;
- Court des risques ;

- Distribue des revenus sous forme de salaires, de profits, d'intérêts qui permettront en quelque sorte de « racheter » la production en vertu de la fameuse loi des débouchés selon laquelle les produits s'achètent avec des produits.
 - Vise des profits ;
 - Pratique l'innovation ;
 - Se tient en permanence à l'écoute des consommateurs ;
 - Procède à une réallocation de ressources en cas d'évolution ou de mutations sur son marché.
- Et cela pour répondre à des besoins de plus en plus nombreux, variés, changeants, évolutifs dont la croissance et la satisfaction sont des signes de civilisation et dont la meilleure politique pour les satisfaire est ce que nous nommerions aujourd'hui une politique de l'offre.

Quand on prend du recul pour contempler d'un peu haut et d'un peu loin le monde de l'économie tel que le perçoit et le conçoit Jean-Baptiste Say, et cela pour mieux en discerner les lignes principales, les grandes caractéristiques, les arêtes les plus vives, les mots qui viennent à l'esprit sont : *changement* et non permanence, processus *dynamique* et non état stationnaire, *évolution* et non stagnation, *adaptation* et non conservation. Bref, *déséquilibre* et non équilibre. Déséquilibre, ici, n'a rien de péjoratif : il s'agit de la situation réelle de l'économie, de sa vérité profonde. Situation et vérité souvent masquées par le terme trompeur d'équilibre. La réalité du monde économique, c'est l'instabilité. Une instabilité constamment combattue, rattrapée, corrigée. Et l'agent principal qui se trouve au centre de cette instabilité, qui à la fois la crée par ses innovations et la corrige par ses reconversions, c'est le chef d'entreprise. Il est celui qui doit maîtriser cette instabilité par adaptation et réorientation de son entreprise, autrement dit par réallocation de ressources. C'est à lui de réallouer en permanence ses ressources – ses facteurs de production – pour faire face aux réalités mouvantes et changeantes qui sont le lot de son environnement.

Les découvertes scientifiques, les vagues successives d'innovations, l'irruption de nouveaux besoins, les assauts de la concurrence, l'ouverture des frontières, les comportements aléatoires des consommateurs, les secousses du marché, les perturbations de la monnaie sont autant d'éléments, pour ne citer que les principaux, qui viennent battre et secouer les flancs du navire. Le capitaine d'industrie doit naviguer au milieu de l'ouragan des destructions créatrices, pour reprendre une expression célèbre de Schumpeter. C'est lui qui est à la barre. Rien de surprenant, en conséquence, si c'est autour du chef d'entreprise que s'organise toute l'économie politique de Jean-Baptiste Say.

L'ENTREPRENEUR EN ACTES

L'EXPÉRIENCE DE LA DÉCADE

Comment Jean-Baptiste Say s'est-il comporté quand il s'est retrouvé aux commandes d'une entreprise avant et après avoir écrit sur le sujet ? Nous disons bien : avant, car sa première expérience d'entrepreneur est antérieure à la première édition du *Traité d'économie politique*. En effet, entre 1794 et 1800, sur la pressante sollicitation d'un groupe d'amis, il devient à la fois rédacteur en chef de *La Décade* et patron de l'imprimerie des Sciences et des Arts qui diffuse cette revue mais qui publie aussi des œuvres de Benjamin Franklin et de Chamfort.

Disons-le tout de suite : à travers sa correspondance de cette époque on le découvre plus heureux dans sa seconde fonction que dans la première. L'imprimerie semble marcher toute seule alors que *La Décade* lui cause de nombreux soucis. Ces derniers sont typiquement ceux

d'un rédacteur en chef d'une revue de référence qui doit exiger de ses collaborateurs des articles de qualité, livrés à l'heure, du bon lignage. Ce n'est pas toujours le cas puisqu'il confiera à un ami, non sans impatience ni sans humour, qu'il doit tirer certains articles de la cervelle de leur auteur « au tire-bourre ». Il faut souligner que la rigueur dans l'organisation d'une telle publication est d'autant plus impérieuse qu'elle paraît tous les dix jours, plus exactement chaque décadi car l'époque est régie par le calendrier républicain. En vérité, Jean-Baptiste Say doit affronter un double problème : l'un causé par les statuts juridiques de la société, peu propices à un bon fonctionnement d'une entreprise de presse, l'autre de comportement humain en relation avec ce type de statuts.

La Décade avait été fondée par six intellectuels qui étaient à la fois cofondateurs et copropriétaires. Ils étaient tous, selon les statuts et leurs apports respectifs, sur un strict plan d'égalité. L'article 3 précisait qu'un jour par décade il y aurait assemblée des associés et que toute décision serait prise à la pluralité des voix. De surcroît, pour délibérer, il faudrait au moins la présence de quatre associés.¹⁰

Les deux caractéristiques principales sont donc l'égalité des associés et le partage de l'autorité. S'il possède le titre de rédacteur général, on dirait aujourd'hui rédacteur en chef, Say ne dispose, en raison de cette égalité entre les membres fondateurs, que d'un pouvoir de coordination. Ce sera, pour lui, source de mille difficultés dans la gestion quotidienne. Dans plusieurs lettres de cette époque, il se plaint constamment des difficultés qu'il rencontre avec certains associés qui ne fournissent aucun article, en violation des statuts qui les obligent à collaborer, et qui vont même jusqu'à écrire pour d'autres publications où ils sont mieux rémunérés. Il faudra introduire une nouvelle clause au contrat d'association prévoyant une sanction sous forme d'amende pour ceux des membres qui ne fourniraient pas régulièrement un article d'une étendue et d'une qualité convenables. Il éprouve moins de problèmes dans la gestion de l'imprimerie : « Il m'est venu de la pratique pour l'imprimerie, écrit-il en septembre 1794 à Amaury Duval, et elle va plus vivement dans cet instant. »¹¹

C'est surtout Amaury Duval, l'un des six cofondateurs, qui est le confident préféré de Say. Alors qu'il s'est absenté de Paris pour un long séjour en Bretagne, Say lui écrit : « Je suis d'autant plus furieux contre toi que les soucis de notre chère *Décade* retombent plus que jamais sur moi. Il n'y avait que toi qui fusses une véritable ressource pour l'entreprise. Dans les besoins éminents je pouvais compter sur toi. Ne crois pas être quitte en m'envoyant un article pour chaque numéro ; nous ne pourrions pas nous en tirer comme cela. Ce n'est pas seulement un article qui est nécessaire, mais c'est l'article qu'il faut. »¹²

En bon économiste qu'il n'est pas encore, du moins publiquement, mais qui pratique *La Richesse des Nations* comme livre de chevet, il ne perd pas de vue la rentabilité de l'affaire et la perspective du profit. Il va même jusqu'à assurer à Amaury Duval « qu'il existe en France assez de gens capables de prendre goût à la *Décade* pour nous faire à chacun vingt-cinq mille livres de rentes ». ¹³ Et il n'hésitera pas à recourir à la publicité – déjà ! – sous forme d'une originale campagne d'affichage dans Paris pour capter l'attention des passants en vue de les transformer en nouveaux lecteurs et surtout en abonnés. Cette première expérience d'entrepreneur – double – dure six ans. Elle place Say le praticien au contact de quatre

¹⁰ Sur *La Décade*, voir l'étude de Johanna Kitchin, *Un journal philosophique : La Décade, 1794-1807*, Paris, Minard.

¹¹ Johanna Kitchin, p.18.

¹² Ibid., p.18-19.

¹³ Ibid., p.18.

problèmes que l'on retrouvera dans ses écrits : l'autorité du chef d'entreprise, l'importance des structures juridiques des sociétés commerciales, l'animation des hommes pour en obtenir la meilleure productivité, la rigueur de la gestion.

En 1800, Say est nommé par Bonaparte membre du Tribunat, l'une des Assemblées du Consulat. Sa carrière de parlementaire sera plus courte : quatre ans. Quand il quitte définitivement le Tribunat, le 26 mars 1804, après son exclusion, Jean-Baptiste Say vient d'avoir 37 ans et n'a point de fortune. Il a été journaliste, il a été entrepreneur, il a été parlementaire, il a été proche de Bonaparte : il n'est plus rien. Son refus sans appel de soutenir dans ses écrits la politique financière du Premier consul le rejette dans l'ombre. Il n'est plus rien mais il lui faut vivre. Il sera de nouveau chef d'entreprise. Quelques mois avant son éviction du Tribunat, il avait fait un voyage à Sedan, où il s'intéressait à une fabrique de draps. Le projet avait échoué. Ensuite, il s'était rendu à Genève, berceau de sa famille. C'est à son retour à Paris que, faute de pouvoir racheter une manufacture existante, il décide de créer sa propre entreprise. Il sera filateur de coton.

L'EXPÉRIENCE DE LA FILATURE DE COTON

Le coton était à l'industrie de l'époque ce qu'est l'informatique à nos métiers d'aujourd'hui : un secteur en pleine expansion porté par une immense révolution technique. En effet, c'est pendant la jeunesse de Say qu'étaient entrées en application, en Angleterre, des innovations qui avaient vu le jour quelques années plus tôt et qui, dédiées au traitement du coton, avaient fait de cette industrie le déclencheur de la grande révolution industrielle de la fin du XVIII^e siècle. Dès lors, faut-il s'étonner de voir Jean-Baptiste Say, jeune économiste ayant promu dans son *Traité* l'innovation et le machinisme, s'investir - et investir - dans le coton, ce secteur de pointe dynamique, en pleine révolution technique, en forte expansion, chargé de toutes les nouveautés et prometteur, sans aucun doute, de profits rapides ?

Mais d'abord, il lui faut apprendre la profession de filateur de coton. Il le fait au Conservatoire des Arts et Métiers où des machines textiles modernes ont été mises à la disposition de ceux qui veulent en découvrir les secrets. Aidé de son fils Horace, alors âgé de dix ans, il se familiarise avec ces mécaniques nouvelles et se forme, sur le tas, à tous les métiers, depuis celui de conducteur de machines jusqu'à celui d'ingénieur.

Ensuite, il lui faut trouver un site adapté à ce genre d'industrie. Les locaux doivent être vastes pour accueillir machines et ouvriers. Ils doivent être situés près d'un cours d'eau pour y capter la force hydraulique. Il songe d'abord à s'installer dans l'abbaye de Maubuisson, près de Pontoise. Le projet échoue. Finalement, il transporte ses machines dans une autre abbaye, mais à Auchy-lès-Hesdin, dans le Pas-de-Calais. L'abbaye bénédictine d'Auchy-les-Hesdin avait été vendue au titre des biens nationaux en 1791. Les acquéreurs étaient des banquiers protestants de Paris : Isaac-Louis Grivel et Etienne Delessert. Quelques années après la vente, M. Grivel en devint l'unique propriétaire. C'est lui qui la met donc à la disposition de Jean-Baptiste Say, en vertu d'un arrangement où il obtient, en contrepartie, une prise de participation dans l'affaire.

Rapidement, l'entreprise grandit. D'une centaine de personnes dans les années du début, la manufacture occupe en 1810 quatre cents ouvriers, ce qui est considérable. Certes, les difficultés ne manquent pas. Après l'installation, le démarrage et la montée en puissance, surgissent d'importants problèmes pour trouver une main-d'œuvre nombreuse et qualifiée. Quelques années plus tard, rentré à Paris et devenu professeur, Say racontera à ses étudiants

du Conservatoire des Arts et Métiers qu'il avait fait venir à Auchy-les-Hesdin plusieurs dizaines de familles originaires du département voisin de l'Oise. L'anecdote vaut d'être citée car elle illustre déjà le peu d'empressement des Français pour la mobilité : « J'ai été forcé une fois, raconte-t-il, de faire venir des ouvriers du département de l'Oise dans celui du Pas-de-Calais : ces deux départements ne sont pas séparés par une fort grande distance; j'avais eu soin de faire marcher ces ouvriers en famille, conséquemment avec ce qu'ils avaient de plus cher, de leur procurer des gains assurés, de faciliter leurs arrangements, de leur rendre la vie douce. Cependant aucun ne résista à l'ennui, au malaise qu'on éprouve loin du pays natal. Au bout d'un certain nombre d'années, ils étaient tous, sans exception, retournés dans leur canton. Un canton différent, pour la classe laborieuse, est un pays étranger. »¹⁴

Mais tout cela n'empêche pas l'entreprise de gagner en rayonnement et en notoriété. La preuve : ce rapport que le préfet du Pas-de-Calais adresse en 1810 au ministre de l'intérieur : « Cet établissement, écrit-il, qui subsiste depuis plus de cinq ans, va toujours croissant, surtout depuis quatre ans que l'on y a adopté une machine hydraulique qui fait tourner la majeure partie des mécaniques. L'établissement sera doublé dans deux ans à en juger d'après les préparatifs que l'on y remarque. » Cette machine hydraulique, gigantesque innovation pour l'époque, fut la première de ce type au nord de Paris. Hélas ! les prévisions optimistes ne se réaliseront pas. Le blocus continental décrété par Napoléon entrave les arrivages de coton brut. Les cours flambent. Ils s'établissent à des niveaux effarants. En cascade, filatures et tissages de coton ferment leurs portes. Tous ces événements de la scène nationale et internationale ne peuvent laisser indifférent un économiste aussi avisé et un observateur aussi perspicace que Jean-Baptiste Say. Ils annoncent, à terme proche, la chute de la dictature napoléonienne. En août 1812, craignant d'être emporté dans la tourmente, Say cède ses parts à son associé et, en décembre, décide de rentrer à Paris.

DE L'ACTE D'ENTREPRENDRE AU PROFILAGE DE L'ENTREPRENEUR

Jean-Baptiste Say a donc passé près de huit ans dans le Pas-de-Calais, cette fois comme chef d'une entreprise de pointe. Expérience irremplaçable qui fournira une ample matière au futur professeur du conservatoire des Arts et Métiers. C'est fort de cette expérience que, dans plusieurs de ses cours, il brosse le portrait du chef d'entreprise et des nombreuses qualités qu'il doit posséder : « Ce genre de travail, explique-t-il, exige des qualités morales dont la réunion n'est pas commune. Il veut du jugement, de la constance, la connaissance des hommes et des choses. Il s'agit d'apprécier convenablement l'importance de tel produit, le besoin qu'on en aura, les moyens de production ; il s'agit de mettre en jeu quelquefois un grand nombre d'individus ; il faut acheter ou faire acheter des matières premières, réunir des ouvriers, chercher des consommateurs, avoir un esprit d'ordre et d'économie, en un mot, le talent d'administrer. Il faut avoir une tête habituée au calcul, qui puisse comparer les frais de production avec la valeur que le produit aura lorsqu'il sera mis en vente. Dans le cours de tant d'opérations, il y a des obstacles à surmonter, des inquiétudes à vaincre, des malheurs à réparer, des expédients à inventer. Les personnes chez qui les qualités nécessaires ne se trouvent pas réunies, font des entreprises avec peu de succès ; ces entreprises ne se soutiennent pas, et leur travail ne tarde pas à être retiré de la circulation. Il n'y reste par conséquent que celui qui peut être continué avec succès, c'est-à-dire avec capacité. C'est de cette façon que la condition de la capacité borne le nombre de gens qui offrent le travail d'un entrepreneur. »¹⁵

¹⁴ *Cours complet d'économie politique*, op.cit., tome 1, p.536.

¹⁵ *Traité d'économie politique*, Paris, Guillaumin, 1841, p.370.

Cette place accordée au jugement comme qualité primordiale du chef d'entreprise figurait déjà dans toutes les éditions du *Traité d'économie politique*. Dans son *Cours complet d'économie politique pratique*, rédigé après ses huit années passées dans le Pas-de-Calais, Say n'aura pas changé d'avis. Au contraire, son expérience personnelle de filateur de coton le conforte dans sa volonté de placer le jugement au premier rang des qualités de l'entrepreneur : « Je voudrais, insiste-t-il, que celui qui se voue à la carrière industrielle, et surtout qui veut former une entreprise manufacturière, eût, avant toute autre qualité, un jugement sain. C'est à former le jugement que doivent tendre toutes les éducations industrielles ; et le jugement naît principalement de la connaissance qu'on a de la nature de l'homme et des choses. Il marche devant l'art lui-même ; car on peut acheter les lumières et le talent de l'artiste, mais rien ne peut suppléer, chez le conducteur d'une entreprise, la prudence et l'esprit de conduite, qui ne sont que du jugement réduit en pratique. S'il apprécie *beaucoup* ce qui servira *peu* à l'accomplissement de ses desseins, ou s'il apprécie peu ce qui doit être pour lui d'une grande importance, il ne fera que des fautes [...] C'est un des faits le mieux constatés par l'expérience, que tous les peuples dont les institutions dépravent le jugement ont une industrie languissante. »¹⁶

Say plaide en faveur d'une politique que l'on n'appelle pas encore, à son époque, « de ressources humaines », mais l'idée s'y trouve : « Il faut, affirme-t-il, faire coïncider l'intérêt de ses agents avec le sien propre ; rendre impossible leurs infidélités ; les exposer à une inspection inattendue ; ne point confondre le travail de l'un avec le travail de l'autre, afin que l'approbation arrive à qui elle appartient. »¹⁷ Il recommande à son futur entrepreneur de se former mais aussi de ne pas hésiter à mettre personnellement la main à la pâte : « Je n'ai pas besoin d'avertir, écrit-il, qu'il faut avoir les connaissances spéciales à l'art qu'on veut exercer. Mais, pour bien connaître un art, il ne suffit pas d'en avoir étudié la technologie dans les livres ; il faut en avoir appris la pratique en mettant soi-même la main à l'œuvre, et avoir rempli toutes les fonctions du simple ouvrier. Celui qui ne connaît pas toutes les difficultés de l'exécution, commande mal et mal à propos [...] Au reste, les connaissances spéciales n'empêchent pas qu'on acquière une instruction générale. Quel que soit l'appartement qu'on occupe dans ce vaste édifice qu'on appelle la société, il est toujours bon de pouvoir en sortir par la pensée, et de savoir quels en sont les dispositions et les alentours. »¹⁸ Et d'insister sur les qualités morales qui sont utiles non seulement dans l'industrie, comme la probité et la considération publique qui rassurent les apporteurs de capitaux, mais dans toutes les situations de la vie, à savoir : l'activité, la constance, la fermeté, l'équilibre entre crainte et témérité.

Arrêtons là notre propos et constatons ceci : il y a bien continuité entre le praticien de l'entreprise, le théoricien et le professeur. De même d'ailleurs qu'il y a une continuité supérieure, de nature philosophique cette fois, entre le Say héritier des Lumières, de l'Encyclopédie et de l'Idéologie. En effet, la théorie de la production de Say l'amène à penser que la nouvelle société industrielle qui pointe à l'horizon, et dont il est l'annonciateur, va permettre de libérer l'individu d'un double asservissement : l'asservissement à la terre et l'asservissement aux propriétaires fonciers, qui étaient les deux marqueurs de l'ancienne société, celle de la Monarchie.

De même que Benjamin Constant, dans une célèbre conférence prononcée en 1819, avait proclamé qu'une liberté des Modernes avait succédé à la liberté des Anciens, et que cette liberté des Modernes instituait dans la société civile l'autonomie de l'individu face à la

¹⁶ *Cours complet*, op.cit., tome 1, p.301.

¹⁷ Ibid.

¹⁸ Ibid., p.302.

souveraineté populaire, donc à l'Etat, de même Jean-Baptiste Say annonce dans ses écrits qu'un mode de production moderne – l'industrie – est en train de succéder à un mode ancien fondé sur la propriété agricole, libérant du même coup l'individu producteur de son antique sujétion et le plaçant en situation d'autonomie dans le monde de l'économie.

Dans l'histoire de l'économie politique, Jean-Baptiste Say occupe donc une position singulière, qui déborde du cadre de l'économie pure. Les hasards d'une existence riche et mouvementée l'ayant conduit à mêler méditation SUR l'entreprise et action DANS l'entreprise – et, de surcroît, à enseigner l'esprit d'entreprise – il s'est porté de lui-même, de ce fait, à l'avant-garde des économistes qui, après lui, placeront l'entreprise au cœur de leurs réflexions. C'est par cette position d'annonciateur et d'éclaireur de temps nouveaux qu'il peut s'extraire de cette inconfortable et injuste réputation de n'avoir été que le simple « vulgarisateur » d'Adam Smith.

Et, ici, laissons le dernier mot à Schumpeter qui écrit à propos de Say : « Durant une très grande partie de sa vie ce fut un homme d'affaires, un homme de pratique, et il connut ainsi l'avantage de savoir de première main ce dont il écrivait. Les intellectuels qui ne connaissent les affaires que par les journaux ont l'habitude de se féliciter eux-mêmes de leur détachement. Mais, à l'évidence, la médaille a son revers. »¹⁹

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES PRINCIPALES de Jean-Baptiste SAY :

Les œuvres les plus importantes de Say ont été publiées par l'éditeur Guillaumin dans sa collection des Principaux économistes en quatre volumes :

-*Traité d'économie politique*, 1841, 6^{ème} édition – et définitive- parue après la mort de Say mais mise au point par lui, réimpression par Slatkine en 1982.

-*Cours complet d'économie politique pratique*, 2 volumes, seconde édition, 1840.

-*Œuvres diverses* (comprenant : *Catéchisme d'économie politique*, fragments et opuscules inédits, correspondance générale, *Olbie*, *Petit volume*, Mélanges de morale et de littérature), 1848.

Les œuvres principales de Say sont aujourd'hui accessibles sur Internet sur les sites Gallica, Google-Books, Archive, Coppet, etc.

ŒUVRES COMPLÈTES : Les œuvres complètes de Jean-Baptiste Say sont en cours de publication aux éditions Economica grâce aux recherches d'une équipe d'universitaires : Emmanuel Blanc, Pierre-Henri Goutte, Gilles Jacoud, Claude Mouchot, Jean-Pierre Potier, Michèle Saquin, Jean-Michel Servet, Philippe Steiner, travail remarquable et considérable coordonné par le professeur André Tiran. Dix volumes sont prévus. Déjà parus : *Traité d'économie politique*, 2 vol ; *Cours complet d'économie politique*, 2 vol ; *Leçons d'économie politique* ; *Œuvres morales et politiques*.

EXTRAITS :

- Jean-Baptiste SAY, *Cours d'économie politique et autres essais*, présentation par le professeur Philippe Steiner, l'un des grands spécialistes de Say, qui travaille à l'édition des Œuvres complètes, Paris, GF-Flammarion, 1996.

¹⁹ Schumpeter, op.cit., p.160.

- *Les Classiques de l'économie, Malthus, Ricardo, Say*, Paris, Presse-Pocket, collection Agora, 1991
 - *Jean-Baptiste SAY*, Collection des grands économistes, préface de P.L. Reynaud, Paris, Dalloz, 1960.
 - *Les libéraux*, présentation par Pierre Manent, 2 vol., Paris, 1986, Hachette/Pluriel (textes de J.B.Say dans le vol 2, p. 179 à 225).
 - Ajoutons les *Notes aux Principes de Ricardo*, dans Ricardo, *Des principes de l'économie politique et de l'impôt*, Paris, 1992, Classiques de l'économie politique, GF-Flammarion, p.455.
- Signalons enfin que *Le Journal des Débats* du 8 juillet 1890 a publié le début des Mémoires de J.B. Say, Mémoires qui ne furent jamais achevés, où Say raconte ses origines, son enfance et son adolescence jusqu'à l'âge de vingt ans.

OUVRAGES, ARTICLES OU THÈSES SUR SAY :

- ALLIX E., *J.B. Say et les origines de l'industrialisme*, Revue d'économie politique, deux articles dans les numéros 4 (avril 1910) et 5 (mai 1910).
- ALLIX E., *La déformation de l'économie politique libérale après J.B. Say : Charles Dunoyer*, Revue d'histoire des doctrines économiques et sociales, 1911.
- ALLIX E., *La méthode et la conception de l'économie politique dans l'œuvre de J.B. Say*, même revue, même numéro.
- CLEMENT A., *Jean-Baptiste Say*, dans Dictionnaire d'économie politique de Coquelin et Guillaumin, Paris, 1853, tome 2, p. 591-596.
- COMTE Ch., *Notice historique sur la vie et les ouvrages de J.B. Say*, introduction au volume *Mélanges et correspondance d'économie politique de J.B. Say*, Paris, 1833, Chamerot.
- DAIRE E., *Notice sur la vie et les ouvrages de J.B. Say*, dans le volume des Œuvres diverses, chez Guillaumin.
- DENIS H., *La « Loi de Say » sera-t-elle enfin rejetée ?* Paris, Economica, 1999.
- DUBOIS de L'ESTANG E., *Jean-Baptiste Say*, dans Nouveau dictionnaire de l'économie politique de Chailley et Léon Say, Paris, 1892, Guillaumin, volume 2, p. 783 à 791.
- DUPIN Ch., *Eloge funèbre de J.B. Say* dans *Le Journal des Débats* du samedi 17 novembre 1832, p.3.
- LIESSE A., *Un professeur d'économie politique sous la restauration : J.B. Say au Conservatoire des Arts et Métiers*, deux articles dans *Le Journal des économistes* d'avril et mai 1901.
- MINART G., *Jean-Baptiste Say (1767-1832), maître et pédagogue de l'Ecole française d'économie politique libérale*, Paris, 2005, éditions de l'Institut Charles-Coquelin.
- POTIER J.P. et TIRAN A., *Jean-Baptiste Say, nouveaux regards sur son œuvre* (communications présentées au colloque international Jean-Baptiste Say organisé par le Centre Auguste et Léon Walras à Lyon du 26 au 28 octobre 2000), Paris, 2003, Economica.
- SCHMIDT, Ch., *Jean-Baptiste Say et le blocus continental*, Revue d'histoire des doctrines économiques et sociales, 1911.
- STEINER P., *Jean-Baptiste Say et l'enseignement de l'économie politique en France (1816-1832)* (Economica, 1987).
- STEINER P., *Intérêts, intérêts sinistres et intérêts éclairés : problèmes du libéralisme chez J.B. Say*, Cahier d'économie politique, Paris, 1989, L'Harmattan.
- STEINER P., *L'économie politique pratique contre les systèmes : quelques remarques sur la méthode chez Say*, Revue d'économie politique, N°5, 1990.
- STEINER P., *La théorie de l'entrepreneur chez Jean-Baptiste Say et la tradition Cantillon-Knight*, L'Actualité économique, revue d'analyse économique, vol.73, N°4, 1997.

- STEINER P., *Politique et économie politique chez Jean-Baptiste Say*, Revue française d'histoire des idées politiques, N°5, 1^{er} trimestre 1997.
- STEINER P., *Say, les Idéologues et le groupe de Coppet, la société industrielle comme système politique*, Revue française d'histoire des idées politiques, 2003/2, N°18.
- TEILHAC E., *L'œuvre économique de Jean-Baptiste Say*, Paris, 1927, Alcan.
- TIRAN A., *Jean-Baptiste Say : écrits sur la monnaie, la banque et la finance*, Thèse de doctorat en sciences économiques.
- TIRAN A., *Jean-Baptiste Say, influences, critiques et postérité*, Paris, 2010, classiques Garnier, collection Rencontres.
- SOWELL T. *La loi de Say, une analyse historique*, Paris, Litec, 1972.
- VALYNSEELE J., *Les Say et leurs alliances. L'étonnante aventure d'une famille cévenole*. Paris, chez l'auteur.

ON TROUVERA DES JUGEMENTS SUR SAY DANS :

- Adolphe BLANQUI, *Histoire de l'économie politique depuis les Anciens jusqu'à nos jours*, Paris, 1860, Guillaumin, tome 2, p.180 à 192.
- Yves BRETON et Michel LUTFALLA (sous la direction de), *L'économie politique en France au XIX^e siècle*, Economica, Paris, 1991.
- Gilbert FACCARELLO et Alain BERAUD, *Nouvelle histoire de la pensée économique*, 3 vol. Paris, 1992-2000.
- Charles GIDE et Charles RIST, *Histoire des doctrines économiques depuis les physiocrates jusqu'à nos jours*, Sirey, Paris, 1920.
- Louis GIRARD, *Les libéraux français 1814-1875*, Paris, 1985, Aubier.
- René GONNARD, *Histoire des doctrines économiques*, Paris, 1930, Valois.
- Lucien JAUME, *L'individu effacé*, Paris, Fayard.
- Joanna KITCHIN, *Un journal « philosophique » : La Décade (1794-1807)*, Paris, 1965, J.Minard, collection Lettres modernes.
- Alain LAURENT, *La philosophie libérale*, Les Belles Lettres, Paris, 2002.
- Lucette LE VAN-LEMESLE, *Le Juste ou le Riche, l'enseignement de l'économie politique 1815-1950*, Paris, 2004, Comité pour l'histoire économique et financière de la France.
- Alain MADELIN (sous la direction de) *Aux sources du modèle libéral français*, Perrin, Paris, 1997.
- Philippe NEMO, *Histoire des idées politiques aux Temps modernes et contemporains*, Paris, 2002, PUF/Quadrige.
- Philippe NEMO et Jean PETITOT (sous la direction de), *Histoire du libéralisme en Europe*, Paris, 2006, PUF/Quadrige.
- Louis REYBAUD, *Les chaires d'économie politique en France*, Revue des Deux Mondes, 15 décembre 1864.
- Pascal SALIN, *Libéralisme*, Paris, 2000, Odile Jacob.
- SCHUMPETER J. *Histoire de l'analyse économique*, Paris, 1983, Gallimard, 3 volumes réédités en 2004 dans la collection Tel.
- Daniel VILLEY et Colette NÊME, *Petite histoire des grandes doctrines économiques*, Paris, 1996, Litec.

Précisons qu'il existe à l'université Paris IX-Dauphine un Centre de recherche en théorie économique J-B. Say qui a ouvert et gère un site internet dont l'adresse est : www.dauphine.fr/CRJBS/

Enfin soulignons qu'une Société internationale Jean-Baptiste SAY, association placée sous le régime de la loi de 1901, a été créée en 2012 à l'initiative d'universitaires en économie et en histoire et d'institutions publiques.

Cette association est domiciliée au Château blanc, site de la filature à Auchy-lès-Hesdin dans le Pas-de-Calais (<http://auchyleshesdin.fr/>).

Son siège administratif est celui du Réseau de Recherche sur l'Innovation, 39, rue Gaspard Neuts, 59240 Dunkerque (<http://rri.univ-littoral.fr/>)

ENTREPRENEUR et ENTREPRISE DANS LA PENSÉE ÉCONOMIQUE

- Richard CANTILLON, *Essai sur la nature du commerce en général*, Paris, 1997, Institut National d'Etudes Démographiques.

- TURGOT, *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses*, dans Turgot, écrits économiques, Paris, 1970, Calmann-Lévy.

- Israël M. KIRZNER, *Concurrence et esprit d'entreprise*, Paris, 2005, Economica.

- Joseph SCHUMPETER, *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris, 1963, Petite bibliothèque Payot.

- Joseph SCHUMPETER, *Théorie de l'évolution économique*, 1911 (traduction française en 1935), texte accessible par Internet sur le site de l'UQUAC, collection *Les Classiques des sciences sociales*.

- Ludwig VON MISES, *L'action Humaine*, Paris, 1985, PUF.

- Peter DRUCKER, *Les entrepreneurs*, Paris, 1985, L'Expansion/Hachette.

- Peter DRUCKER, *Les nouvelles réalités, de l'Etat-providence à la société du savoir*, Paris, 1989, InterEditions.

- George GILDER, *L'Esprit d'entreprise*, Paris, 1984, Fayard.

- Karine GOGLIO-PRIMARD, *L'entrepreneur français, modèle pour le XXI^e siècle*, Paris, 2007, L'Harmattan.

- Philippe FONTAINE et Luc MARCO, *La gestion d'entreprise dans la pensée économique française au XVIII^e et XIX^e siècles*, Revue d'économie politique, Juillet août 1993, vol. 103, n° 4.

- Sophie BOUTILLIER et Dimitri UZUNIDIS, *La légende de l'entrepreneur*, Paris, 1999, Syros.

- Sophie BOUTILLIER et Dimitri UZUNIDIS, *L'entrepreneur. Une analyse socio-économique*, Paris, 1995, Economica.

- Luc MARCO, *Entrepreneur et innovation, les sources françaises de Schumpeter*, Economies et sociétés, 1985, vol.19, n°10.

- Jean-Marc DANIEL, *8 leçons d'histoire économique*, Paris, 2012, Odile Jacob.

- P.VERLEY, *Entreprise et entrepreneur du XVIII^e au début du XX^e siècle*, Paris, 1997, Hachette.

- Benjamin CORIAT et Olivier WEINSTEIN, *Les nouvelles théories de l'entreprise*, Paris, 1995, Le Livre de Poche/Références.